

Commémoration de la Seconde Guerre mondiale : il y a 80 ans, la liberté !

Le 3 septembre 1944, après cinquante mois d'occupation, Bruxelles accueillait dans une liesse indescriptible les troupes britanniques venues les libérer du joug nazi. Les journalistes du « vrai "Soir" », libéré lui aussi, étaient aux premières loges.

RÉCIT

WILLIAM BOURTON

En cet été 1944, après cinquante mois d'occupation, la Belgique retient son souffle. Le débarquement réussi de Normandie, le 6 juin, a suscité une vague de joie et d'espoir dans le pays. Mais la prudence reste de mise : les Allemands sont sur les dents et, à la suite de l'attentat manqué contre Hitler, le 20 juillet, à son quartier général de la *Wolfsschanze*, Himmler, le redoutable maître de la SS, a obtenu le commandement de toutes les forces armées de l'intérieur.

En août, l'impatience de la population est à son comble. S'il est difficile pour le citoyen lambda de se faire une idée précise de la ligne de front, la nouvelle de la libération de Paris, le 19 août, a franchi la frontière. Les Alliés sont désormais à moins de 300 kilomètres. Et puis, soudain, le 1^{er} septembre, l'Armée secrète et ses 60.000 résistants sont avertis de l'événement tant espéré depuis quatre ans. « La jonquille jaune est en fleur » : c'est le message codé qui mobilise pour la libération du territoire national les résistants que dirige le général Pire.

La deuxième division blindée américaine sera la première unité alliée à fouler le sol belge. Une brèche s'est ouverte entre les XV^e et V^e armées blindées allemandes ; le général Bradley, futur héros de la bataille des Ardennes, y engage le XIX^e corps commandé par le major-général Corlett en direction de Tournai. La ville aux cinq clochers est atteinte et libérée le vendredi 1^{er} septembre 1944, à 23 h. La capitale s'apprête à vivre la même liesse...

Le dimanche 3 septembre, en fin

d'après-midi, les premiers chars Cromwell de la deuxième armée britannique entrent dans Bruxelles par l'avenue de Tervuren. Le matin même, obéissant aux ordres du lieutenant général Horrocks, commandant du XXX^e corps britannique, la division du général Adair avait fait route vers la capitale depuis la région de Douai, en France. Les libérateurs ont parcouru 120 kilomètres en une journée.

Les Bruxellois, qui avaient reçu l'ordre par la radio de Londres et les mouvements de résistance de se claquemurer chez eux, n'en croient pas leurs yeux. Boulevard de Waterloo, les véhicules blindés des Welsh Guards sont pris d'assaut par une véritable marée humaine. Mêmes scènes de liesse à la Bourse, où la foule est plus importante que celle, déjà considérable, qui avait assisté le 2 avril précédent au défilé de Degrelle et de sa légion Wallonie sur les boulevards du centre. Cette fois, plus de saluts nazis mais une forêt d'index et de majeurs tendus, faisant le V « churchillien » de la victoire.

Un « welcome » inégalable

« Il y avait des fleurs, des fruits, du champagne, des filles sur les véhicules et des embrassades comme on n'en avait jamais vu », écrira plus tard le lieutenant général Horrocks. « Nous étions devenus des connaisseurs en matière de libération, avec toutes ces villes que nous avions traversées depuis la Seine, mais tout le monde tomba d'accord pour dire que le *welcome* des Bruxellois resterait sans égal. »

Mais surpris, eux aussi, par la vitesse de déplacement de la deuxième armée britannique, de nombreux soldats allemands sont toujours en ville. Quelques heures avant l'arrivée des libérateurs, la Gestapo, aidée par des séides rexistes et du VNV (Vlaams Nationaal Verbond), a incendié le palais de justice pour tenter de faire disparaître des documents compromettants. Les pompiers bruxellois, à qui des habitants prêteront main-forte, lutteront deux jours durant contre les flammes mais ne pourront empêcher l'effondrement, sous l'effet de la chaleur, de la coupole en cuivre dessinée par l'architecte Joseph Poelaert.

Dans le premier numéro du « vrai *Soir* probe et libre » daté du 6 septembre (lire par ailleurs), le journaliste Fernand Demany raconte par le menu, en léger différé, l'atmosphère étrange de cette journée. « Cette foule était encore craintive car il restait, un peu partout dans la ville, des tireurs isolés.

D'étranges fumées montaient de tous les coins de l'horizon et l'incendie du palais de justice conférait à cette scène historique on ne sait quel caractère grandiose et effrayant. L'odeur des incendies montait aux narines. Des coups de feu crépitaient encore de-ci de-là. »

Dans la soirée et la nuit du 3 au 4, on se bat au parc du Cinquantenaire, rue de la Régence, rue de la Loi, place du Trône – où des résistants ont résolu de prendre d'assaut le bâtiment hautement symbolique de l'Oberfeldkommandantur, dans lequel une centaine d'Allemands se sont réfugiés ; 27 se-

3 septembre 1944 : rue Royale comme ailleurs à Bruxelles, les habitants fraternisent avec leurs libérateurs.

© GERMAINE VAN PARYS.



l'historien « Il faut créer une synthèse cohérente de la

Nico Wouters recontextualise le rôle de la résistance à Bruxelles et en Flandre. Un constat : bien que de nombreux travaux leur ont été consacrés, ceux et celles qui ont combattu l'oppression nazie restent mal connus. Ce pan de l'histoire est à rouvrir.

ENTRETIEN

PASCAL MARTIN

Comment mieux parler de la résistance ? Certainement pas en la « mythologisant », explique le directeur du Cegesoma Nico Wouters. Mais en procédant à une vaste synthèse des connaissances acquises afin de mieux les transmettre au grand public.

Quel rôle a joué la résistance dans la libération de Bruxelles ?

La résistance n'a pas joué un rôle majeur durant les journées des 3 et 4 septembre 1944, car la libération de la capitale s'est déroulée très rapidement. En revanche, elle y a contribué en amont en fournissant des renseignements et en sabotant des infrastructures cruciales pour les Allemands. Plusieurs faits d'armes sont toutefois à

mettre à l'actif de la résistance. La reprise des locaux du Soldatenheim, boulevard Botanique. Des pelotons du Mouvement national royaliste (MNR) se sont emparé d'armes et de munitions dans les locaux de la Luftwaffe. Cinq membres du MNR ont été tués rue de la Régence. Des combats ont également eu lieu autour du Cinquantenaire lors desquels une vingtaine de soldats allemands ont été tués. Au total, ils seront 700 à être faits prisonniers et internés dans les locaux de l'École royale militaire.

Des résistants ont, par ailleurs, tenté de s'emparer du bâtiment de l'Oberfeldkommandantur, place du Trône, pour y déloger les derniers Allemands. Mais ils étaient trop peu nombreux pour y parvenir. Il faudra attendre la nuit du 3 au 4 septembre et les blindés alliés pour qu'ils soient délogés. Quant à la

« résistance civile », elle s'est exprimée notamment dans l'aide apportée par la population bruxelloise lors de l'évacuation du palais de justice auquel les Allemands avaient mis le feu. Des documents – mais aussi des réserves de vins, d'alcool – furent sauvés.

Vous publiez en ce mois de septembre un livre intitulé *Stad in verzet* (Une ville en résistance) consacré à la résistance en Flandre et plus particulièrement à Anvers. Quelles comparaisons peut-on faire entre l'action des résistants dans la ville portuaire et la capitale ?

Il y a plusieurs différences. Dans le monde francophone, la résistance était beaucoup plus forte et active. Les chiffres officiels des résistants reconnus tablent sur 70 % de francophones contre 30 % de néerlandophones. Ces différences s'expriment notamment

dans la presse clandestine et le sabotage, souvent privilégiés côté francophone contrairement à la Flandre. L'explication traditionnelle veut que l'antifascisme et le patriotisme étaient plus ancrés dans le monde francophone. En Flandre, moins. Mon livre montre que bien que ces cadres idéologiques soient importants, l'histoire est plus complexe. A Anvers, la résistance était plus modérée et plus prudente dans l'usage de la violence et des sabotages car elle voulait en priorité préserver l'infrastructure du port et la préservation des installations portuaires étaient plus importantes que des actes de résistance. Cette différence avec la résistance francophone est liée à des différences idéologiques, notamment l'absence d'un mouvement communiste fort à Anvers.

ABONNÉS



Avec la Libération débuta la guerre à Thorn

Un reportage à lire sur lesoir.be.